

MARTOR



Title: "Notes d'une visite autour Lyon, le 13-19 May 2007"

Author: Anamaria Iuga

How to cite this article: Iuga, Anamaria. 2007. "Notes d'une visite autour Lyon, le 13-19 May 2007". *Martor* 12: 192-194.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-12-2007/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Notes d'une visite autour Lyon, le 13-19 May 2007

Anamaria Iuga

L'Association EPACTE (Echanges, Patrimoine, Culture, Technique) de Lyon a organisé, en Mai 2007, le séminaire « Patrimoine, culture immatérielle et dynamiques sociales. Participation locale et coopération européenne ». Le séminaire s'est déroulé dans le projet « Stone House », initié par le Musée du Paysan Roumain de Bucarest, et a été financé par le programme de l'Union Européenne, le programme Culture 2000. C'était une rencontre entre des ethnologues et spécialistes du patrimoine de trois pays différents : la Bulgarie, dont trois représentants de l'Université de Plovdiv ; la Roumanie, dont quatre représentants du Musée du Paysan Roumain ; et la France. Nos homologues français avaient prévu de mobiliser les acteurs régionaux pour partager leurs expériences, leur méthodologie et leur façon de valoriser les savoir-faire traditionnels. Pendant les sept jours de la rencontre et du séminaire, il avait été prévu d'observer *in situ* des projets qui ont été mis en place par des acteurs locaux. Il y a eu aussi une journée (le 16 mai) de réflexion sur des exemples présentés par différents chercheurs européens et par les professionnels du patrimoine et du développement local.

Provenant d'une région riche en savoir-faire, la région du Maramures, j'étais particulièrement intéressée par cet échange. J'allais pouvoir observer à la fois comment la France gère son patrimoine et son expérience dans la mise en valeur et la conservation des savoir-faire.

Le premier jour, nous sommes allés dans la région du Haut-Jura. C'est une région montagneuse qui a une très longue expérience de valorisation du patrimoine local. A Saint-Claude, une ville de 13.000 habitants, les occupations

principales étaient le travail du bois (la tournerie, pour la confection des pipes) et le travail de la pierre. Ici, nous avons visité *La Fraternelle*, une Association qui située dans la « Maison du peuple ». La « Maison du peuple » a été fondée à la fin du 18^{ème} siècle, pour abriter la coopérative alimentaire, et l'association qui était dédiée aux activités sociales et culturelles. Aujourd'hui, l'Association, fondée dans les années 1980, continue d'offrir des activités culturelles et contribue à la formation des jeunes, par un parcours de la mémoire du mouvement ouvrier de la région. Notre hôte, Alain Mélo, a été notre guide. Il est historien et a contribué à l'organisation de la Maison du peuple telle qu'elle est aujourd'hui. Découvrons cette maison à plusieurs niveaux.

Au premier étage, il y a une exposition permanente : des anciennes photos, des affiches, des maquettes qui expliquaient l'histoire des ouvriers et la création du Maison de peuple. Ensuite, il y a une salle avec d'anciens objets qui ont appartenu à la Fraternelle : des boîtes, des plaquettes, des panneaux, des anciennes radios, pour reconstituer l'atmosphère de la période de l'entre deux guerres mondiales. L'exposition me rappelle parfois la période communiste, avec ses discours propagandistes... cela peut être une simple illusion, mais je m'amuse à reconnaître le même état d'esprit, utilisé dans un autre but. Dans une autre salle, les machines à imprimer que seuls des élèves et des artistes qui viennent ici en résidence, utilisent pendant l'été. Même si les affiches et les imprimeries sont faites par la machine, cette activité de production implique beaucoup de travail manuel. Voilà, ce qui nous rapproche, car au Musée du Paysan Roumain, beaucoup de livres et de brochures impliquent

un travail fait à la main. On apprécie plus le travail à la main, c'est plus personnalisé. La dernière salle est remplie de gros tonneaux où il y a du vin de table. Ils gardent encore l'odeur du vin, mais aussi l'histoire de la vente des vins. Mais la Fraternelle, c'est aussi le cinéma, le théâtre, la musique. L'association fait partie de divers réseaux nationaux spécialisés en cinéma, jazz, théâtre, et art contemporain, ce qui lui permet de promouvoir ses activités. C'est une vraie « entreprise » culturelle, centrée sur la pédagogie, car le public central est formé de jeunes et d'élèves. La Fraternelle travaille surtout avec des bénévoles : il y a plus de 15 bénévoles actifs, responsables de l'organisation des activités de l'association, comme le festival de jazz de Saint-Claude, les soirées cinéma...

L'après-midi, nous avons visité l'Atelier en construction d'un petit village, Ravilloles, dans cette même région. Les élus des plusieurs communes ont monté avec des artisans de la tournerie un projet pour construire l'Atelier des savoir-faire de la tournerie. Contre la menace du temps, après l'industrialisation de la région et surtout pendant le processus de mondialisation, les anciens métiers sont encore conservés par un petit nombre d'artisans qui veulent perpétuer leur métier en l'enseignant à d'autres. L'Atelier se met en place dans une ancienne tournerie et il est encore en construction. C'est une manière d'attirer des touristes, mais aussi des jeunes qui veulent apprendre la tournerie.

L'autre jour, nous avons visité le Musée du Chapeau, les anciennes Usines Blanchard. Dans le village de Chazelle-sur-Lyon, la seule industrie était, pendant longtemps, la fabrication des chapeaux. En 1970, l'idée de créer un musée du chapeau a été mise en place et, en 1983, le musée a été inauguré. Le musée est géré par une association et est entré dans le Réseau des créateurs de chapeaux. Les objets plus imposants de ce parcours muséale étaient surtout les machines, car le musée est construit autour d'un patrimoine industriel. Mais le travail à la main n'est pas oublié. Il y avait un artisan qui nous a

fait une démonstration de finissage d'un chapeau, et a fait des chapeaux aux formes variées. Déjà, après deux jours, je me rends compte qu'ici ce qui est le plus valorisé est le patrimoine industriel. Ces visites m'ont rappelé mon enfance sous la période communiste, quand nous avons du voir les entreprises avec toute l'école. Le but de ces visites était de mettre en valeur l'homme nouveau, l'ouvrier. En France, dans une société où le patrimoine est lié à l'industrie, il est normal que le discours, qui se fait autour du patrimoine et de sa sauvegarde, se base sur le savoir-faire industriel. Peut-être suis-je trop habituée à penser les savoirs-faire comme opposés à l'industrie ? Dans ma région natale, il y a tant d'exemples des artisans qui font tout à la main, et beaucoup de discours sur le patrimoine sont autour de ce type de connaissances.

L'après-midi, nous sommes allés visiter une ferme. C'est une ferme bio, où les propriétaires reçoivent des groupes, surtout des enfants. Les propriétaires nous ont expliqué comment ils ont transformé la ferme de leurs parents en une ferme bio. C'est une ferme de vaches laitières. Ils vendent le lait et des produits laitiers, mais aussi, ils reçoivent des groupes d'enfants qui viennent découvrir les animaux et la vie à la ferme. Comme j'étais intéressée par le foin dans la région de Maramures, j'avais un intérêt particulier pour le foin dans cette ferme. Et j'étais surprise de voir que le foin se fait à partir du mois de mai, et qu'il est séché dans les granges. Tout le paysage avec les meules de foin et les ballots avait disparu. Les propriétaires nous ont expliqué que le foin est séché à l'intérieur à l'aide des ventilateurs pour garder les vitamines. Leur ferme fait aussi partie de divers réseaux : réseau bio, agro-tourisme. Notons, au passage, que dans le guide des fermes agro-touristiques, quelques fermes de Roumanie étaient présentées.

Le dernier jour, nous sommes allés en Ardèche, une autre région de montagneuse, à Saint-Pierre-ville où se trouve le Musée Ardelain. Ici, nous avons connus les cinq personnes qui, en 1975, sont venues dans la communauté et

ont remis en place une industrie à base de laine, essayant de recréer et de développer la communauté à partir d'un métier et d'une occupation traditionnelle tombés dans l'oubli. Ils ont essayé de mettre en valeur d'anciens savoirs-faire locaux. Les personnes ont fondé la SCOP (Société Coopérative de Production) Ardelaine. Ils sont allés chez les éleveurs de moutons et ils ont remis en fonction un réseau de production – consommation. Jusqu'en 1982 ils ont mis en place toute la structure industrielle pour la production de la laine. Les divers produits (des fils de laine, des pulls, des tissus en laine, des orilles et des taies etc.) ont un grand succès maintenant. A partir du 1990, ils ont voulu agir sur le territoire, en collaboration avec un ethnologue, Sylvette Williams. Le 1991, ils ont ouvert le Musée Ardelain, un musée où « l'on s'amuse, on apprend, on bouge, on comprend, on participe, on s'émerveille à chaque instant » (site www.ardelaine.fr). Le musée est construit pour mettre en valeur les connaissances traditionnelles liées à la laine, mais aussi pour apprendre aux gens le parcours de la laine. C'est un musée interactif : les visiteurs peuvent filer la laine. La façon de travailler avec la laine au parcours des siècles y aussi est expliquée. C'est un musée assez exhaustif sur la question de la laine. Les premières salles sont construites dans une logique de présentation de tous les gestes et outils utilisés. Et les salles qui présentent les machines et l'industrie liées à la laine, sont surtout centrées sur la région.

Le musée, pourtant, ne peut pas être géré tout seul, car il fait partie de la SCOP Ardelaine. Il y a deux types de visites :

a. « Du mouton au pull » - une visite autour l'histoire qui commence par la domestication du mouflon et sa sélection pour développer la toison de laine. Elle se poursuit à travers les découvertes qui ont permis de la filer et tisser pour réaliser des vêtements, des matelas, des tapis etc.

b. « La laine en révolution » - autour la révolution industrielle, liée au développement local.

Le public visé, c'est surtout des groupes organisés : des associations, des retraités, des classes d'élèves ; mais il y a aussi des touristes occasionnels, spécialement pendant l'été, ou des gens de la région. Les visites durent entre une heure et une heure et demie. Depuis qu'il est ouvert, il a reçu 20.000 visiteurs par an, et pour cette raison, ils veulent investir dans le musée et continuer à le développer, pour pouvoir mieux recevoir les touristes.

L'expérience de l'Ardelain est, dans le même temps, économique et culturelle. C'est un bon exemple d'un musée privé ouvert à l'idée d'entreprises locales qui veulent agir sur le territoire et mettre en valeur sa culture. Ce qui fait penser à la réalité Roumaine. J'essaie de trouver une initiative similaire, et j'en trouve seulement une : le musée Florian, situé à Cernesti, dans le département d'un musée d'art contemporain ouvert suite au mécénat d'un patron d'une entreprise de marbre. Mais, ce n'est qu'un seul exemple, qui, d'ailleurs, n'est pas très connu en Roumanie.

Dans les régions visitées en France, le local se construit à partir du patrimoine immatériel, des savoir-faire reconnus comme ressources locales. Ce travail de valorisation du local implique divers acteurs : il y a premièrement, les ethnologues qui se sont penchés sur l'étude des petites industries qui étaient tombées dans l'oubli. Il y a, après, d'autres spécialistes en sciences sociales, les historiens en particulier, comme dans le cas de la Fraternelle. Il y a surtout des élus locaux, des maires et des représentants des communautés qui veulent faire connaître et reconnaître l'espace local. Ils mettent en oeuvre des politiques territoriales qui combinent le culturel avec l'économique. Et, dernièrement, il y a des associations, des écomusées ou des investisseurs locaux qui se préoccupent du développement local.